

Ducháček, Otto

[Camproux, Charles. *Les langues romanes*]

Sborník prací Filozofické fakulty brněnské univerzity. A, Řada jazykovědná.
1974-1975, vol. 23-24, iss. A22-23, pp. 267-268

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/100504>

Access Date: 06. 12. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

En analysant les conjonctions, il insiste à plusieurs reprises sur le fait que la limite entre les conjonctions de coordination et celles de subordination n'est pas toujours très nette. Il s'agit de préciser les différents sens et de bien distinguer les nuances dans l'emploi des conjonctions en question.

Dans le dernier chapitre, l'auteur traite du problème de l'ordre des éléments de l'énoncé à trois niveaux; ceux du syntagme, de la proposition et de la phrase complexe.

L'ouvrage de M. Moignet est complété par une bibliographie divisée en deux parties: textes de référence et bibliographie linguistique. Celle-ci est suivie d'une „note linguistique“ dans laquelle l'auteur commente plusieurs termes linguistiques, relativement nouveaux, qu'il utilise dans sa grammaire. Le livre se termine par un index établi avec une précision exemplaire par Mlle N. Andrieux, ancienne élève de l'École des Chartes.

Le lecteur constate dès le premier moment que l'auteur présente ses observations et ses remarques intéressantes de sorte qu'elles encouragent les étudiants à réfléchir sur les problèmes donnés. Quelquefois il laisse certaines questions ouvertes pour que le lecteur puisse tirer ses propres conclusions. Dans ce sens, le manuel apporte, en plus, les innovations dans le domaine méthodologique.

Otto Ducháček et Vlasta Hronová

Charles Camproux: *Les langues romanes*, Paris, Presses universitaires de France, „Que sais-je“, N° 1562, 1974, 128 pages.

Dans ce petit livre comportant une richesse incroyable d'informations, l'auteur — après avoir défini le terme de Romania et distingué les groupes linguistiques de cet ensemble¹ — esquisse l'évolution des valeurs ethnique, juridique, politique et linguistique des mots latins *romanus* et *Romania*, explique les différences d'emploi entre les adverbes *latine*, *romane* et *romanice* (devenu *romanz*, puis *roman*).

Il définit ensuite la place des langues romanes parmi les autres langues².

Dans son exposé sur la préhistoire de la linguistique romane, M. Camproux aurait pu mentionner *Orthographia gallica*, *Donait françois* de John Barton, *Éclaircissement de la langue françoise* de Jehan Palsgrave et les grammaires de L. Meigret, J. Dubois, R. Estienne et Pierre Ramée ainsi que les premières grammaires espagnole (Antonio de Nebrija) et italienne (Fortunio).

On lira avec profit l'historique des études romanes. Avec une admirable lucidité, l'auteur trace en quelques pages l'évolution de la linguistique romane au XIX^e siècle en montrant son caractère positiviste, naturaliste et mécaniste.³ On y trouvera aussi quantité de détails intéressants dont quelques uns sont peu connus, par exemple la rencontre de Raynouard et Diez grâce à Goethe.

Avec la même concision et la même clarté, M. Camproux esquisse les courants linguistiques au XX^e siècle: l'école idéaliste de K. Vossler avec son orientation psychosociologique, la néo-linguistique inspirée par des idées de Croce, les courants structuralistes, la psychosystématique de Guillaume, les préoccupations psychologiques (Grammont, Brunot) et sociologiques (Vendryes, Bruneau, Matoré, M. Cohen).⁴

Dans le chapitre consacré à l'origine des langues romanes, l'auteur donne au lecteur une idée juste du latin vulgaire, de l'influence des substrats, des superstrats et de l'unité politico-administrative de l'Empire romain. Il constate la tripartition de la Romania en orientale, insulaire et occidentale, la fragmentation de la koiné latine après la chute de l'Empire, l'influence des centres de gouvernement ecclésiastique, surtout des limites de diocèses correspondant d'ailleurs généralement, *grosso modo*, avec celles des peuplades primitives (tribus préromaines). Il démontre, à l'exemple du gévaudanais, dont il est le meilleur connaisseur,⁵ que la naissance des langues

¹ On aurait pu mentionner ici le moldave en y ajoutant ce qui est constaté à la page 85.

² En ce qui concerne les langues slaves, on aurait dû citer encore le blanc-russe (parlé par 8 millions d'hommes), le croate (4,250.000), le slovène (1,630.000), parlés les deux en Yougoslavie, et, éventuellement, pour être complet, le sorabe (de Lusace en RDA).

³ En tant que précurseurs de la méthode historico-comparative, je citerais encore Sasseti, Coeurdoux et Jones.

⁴ Puisque la collection „Que sais-je?“ s'adresse au grand public, on aurait dû expliquer certains termes non connus aux non-spécialistes, par exemple géologie linguistique, stratigraphie linguistique, télescopage, etc.

⁵ Voir ses travaux *Études syntaxiques des parlers gévaudanais* (1958) et *Essai de géographie linguistique du Gévaudan* (1962), les deux publiés par les Presses Universitaires de France.

romanes et leur différenciation en dialectes sont dues à de nombreux facteurs, linguistiques et non linguistiques, qui ont joué dès les temps les plus anciens et ont repris force après la chute de l'Empire.

En traitant des plus anciens monuments des langues romanes, l'auteur présente au lecteur toutes les hypothèses et conceptions se rapportant à la dissolution du latin et à la reconstruction des parlers romans. Il donne des informations très détaillées et précises sur la classification des langues et des dialectes romans, sur leur étendue et leur destin: la disparition du dalmate, la décadence du sarde, la réussite du florentin devenu l'italien littéraire, la suprématie du castillan en Espagne, la formation du portugais et du français, les destinées de l'occitano-roman et du rhéto-roman, l'histoire du roumain et du catalan.

L'auteur esquisse ensuite en quelques pages les traits fondamentaux de la phonétique diachronique contrastive des langues romanes et y ajoute quelques observations sur les différences morphologiques, syntaxiques et lexicales qui sont caractéristiques pour certaines langues ou groupes de langues romanes.

On appréciera la description précise des expansions géographique et interne (emprunts, calques) des langues romanes.

Avant de conclure notre compte rendu, nous voudrions souligner que les observations et suggestions que nous avons formulées n'enlèvent rien à la valeur de cet ouvrage à la fois solide, plein d'érudition et d'une lecture agréable.

Otto Ducháček

Julia M. Penn: Linguistic Relativity versus Innate Ideas, The Origin of the Sapir-Whorf Hypothesis in German Thought, Janua Linguarum, Series Minor — 120, Mouton, The Hague—Paris 1972, 62 str.

Autorka se věnuje svému problému ve dvou kapitolách. V první s nadpisem „Hypotéza od Humboldta do dneška“ se soustřeďuje nejdříve na kořeny příslušných idejí u Humboldta, potom se však zaměřuje hlavně na rozbor hypotézy jazykové relativity v díle Sapirové a Whorfové, jakož i na analýzu jejího současného pojetí v USA. Je tedy v jádře historická, třebaže titul „Historická perspektiva“ přisoudila autorka až kapitole druhé, které má ovšem širší obsahový i časový záběr (od zárodků hypotézy — od Platóna k Lockovi, přes Leibnizovu diakusi s Lockem a Hamannův i Herderův polemický nesouhlas s Kantovým apriorismem až k úvahám o vztahu mezi lingvistickou relativitou a „moderním racionalismem“).

Úvod a první podkapitola přináší mimo jiné striktní rozlišení dvou podob hypotézy, její podoby extrémní (myšlení je závislé na jazyce, jazyk determinuje myšlení) a umírněné kategorie jazyka ovlivňují myšlení všech mluvčích). Ukazuje, že některá experimentální zkoumání (Lennebergova, Brownova aj.) pravdivost hypotézy potvrzují, jiná (Osgoodova, Greenbergova) její pravdivost vyvracejí. Dokazuje, že tu nejde o rozpor, protože první potvrzují její umírněnou podobu, kdežto druhá vyvracejí její podobu extrémní. I když obě skupiny badatelů mají za to, že přezkušují „Whorfovu“ hypotézu, ve skutečnosti jsou hypotézy, jejichž pravdivost ověřují, zcela rozdílné (17).

Za hlavní princip Humboldtovy filozofie jazyka autorka označuje jeho koncepcí vztahu mezi světovým názorem a jazykem: světové názory různých národů se liší výrazným způsobem, a to v důsledku velkých rozdílů mezi vnitřními jazykovými formami (innere Sprachformen) jejich jazyků (19). Odhaluje kontradikce a vnitřní rozpory v Humboldtových stanoviscích. Humboldt považuje jazyk za myšlení (ztotožňuje je), zdůrazňuje však současně, že myšlení nevytvořilo jazyk; má za to, že spíše duch (Geist) národa vytvořil příslušný jazyk (21).

Edw. Sapir podobně jako Humboldt formuluje zkoumanou hypotézu v extrémní podobě. Často však u něho nalzáme také její podobu umírněnou. Přitom místo o „duchu národa“ jako tvůrci jazyka píše o „psychické nebo duchovní konstituci člověka“ (25).

Když Benj. L. Whorf, protipoložní technik povoláním a lingvista posláním, tj. „by avocation“ v americkém smyslu tohoto slova, uvádí na potvrzení extrémní podoby své hypotézy jeden příklad z praxe protipožárního inženýra, neuvědomuje si ani to, že se tento příklad týká *parole* (konkrétně použitého jazyka), nikoli *langue*, ani to, že jen neznalost skutečnosti činí lidi závislými na slovních vinětách, popisujících příslušný výsek reality (31). Whorf podobně jako jeho předchůdci má sklon ztotožňovat jazyk a myšlení, často je však rozlišuje, aby mohl demonstrovat úlohu jazyka ve vztahu k myšlení.

V poslední podkapitole I. kapitoly s nadpisem „Moderní stanovisko: empirická evidence“ autorka nejdříve připomíná vztah mezi jazykem a realitou (Bertalamfy: to, že lidstvo stále